

Essais d'acclimatation d'essences exotiques faits dans les forêts de la commune de Lausanne [fin]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **52 (1901)**

Heft 11

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-785807>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Essais d'acclimatation d'essences exotiques faits dans les forêts de la commune de Lausanne.

(Fin.)

L'Épicéa de Menziès (*Picea sitchensis*) est rustique, la graine est en général de bonne qualité, les jeunes brins, très faibles les deux premières années, s'élancent dès la troisième et dépassent bientôt les épicéas communs du même âge. Cette essence redoute les sols secs, mais contrairement à l'opinion générale, elle redoute également les terrains mouilleux. Comptant sur cette propriété de prospérer dans les terrains humides qu'on lui attribuait, nous avons établi une petite pépinière, dans une alluvion formée par une boucle d'un ruisseau; le sol en était humide, mais non marécageux et jamais submergé. Nous y semâmes de la graine et nous y repiquâmes des plans de deux ans de cette essence. La graine manqua complètement et les plants végétèrent si chétivement que repiqués à nouveau avec d'autres sujets semés en même temps dans la grande pépinière, deux ans après leur infériorité sautait à tous les yeux. En somme cette essence est rustique; nous ne l'avons jamais vu souffrir des gelées. M. *Pardé* dit que le bois est fort, assez estimé. Dans ces conditions l'introduction de cette essence en mélange dans les plantations pourrait augmenter le rendement de la forêt.

Le mélèze du Japon (*Larix leptolepis*) introduit dans nos pépinières il y a seulement trois ans, par les graines faisant partie de l'envoi du professeur *Honda*, paraît devoir remplacer, dans les cultures de la plaine, le mélèze indigène. La graine est sensiblement meilleure, l'accroissement dans les premières années est plus énergique, les plants supportent parfaitement la transplantation; reste à voir si ces qualités se maintiendront avec l'âge.

Nous avons fait un essai avec le *Pseudolarix Kämpferi* en même temps qu'avec le *Pinus sabiniana*. Nous avons semé la moitié de la graine en pépinière. La levée fut bonne, mais des pluies violentes arrivées à l'arrière automne avaient enduit de boue les tigelles et une partie des aiguilles, et les plants ont pourri pendant l'hiver. L'autre moitié de la graine a été semée sous couche; naturellement les plants passèrent un bon hiver, mais l'année suivante ils restèrent stationnaires en s'éclaircissant de

plus en plus; l'année d'après même stagnation et en automne il n'en restait plus.

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, nous avons essayé du *cèdre déodara* qui, après des promesses flatteuses, nous a causé une vive déception. Nous avons une fois semé du *cèdre de l'Atlas*, mais rien n'a levé. Nous n'avons pas essayé du *cèdre du Liban*, surtout parce qu'il a la tendance à se bifurquer tout près du pied et qu'il forme rarement de beaux fûts. Nous avons constaté en outre que le bois est trop tendre pour faire des meubles, ce qui est dommage car sa teinte est flatteuse à l'œil. En outre le bois est très aromatique; des petits outils en fer, renfermés dans un tiroir en bois de cèdre, étaient, lorsqu'on voulait s'en servir, comme enduits d'une couche de copal. Nous avons été aussi influencés par la théorie de M. de Kirwan, qui prétend que le temple de Salomon a été construit avec du bois du déodara qui peuplait alors le Liban avec son congénère, beaucoup moins estimé. Les Juifs d'abord, les Turcs ensuite, dévastèrent à l'envi les flancs du Liban, s'attaquant surtout à l'essence la plus précieuse, la firent complètement disparaître, ensorte que lorsque les explorateurs du siècle passé trouvèrent dans les replis de la montagne quelques bouquets oubliés de l'essence dédaignée, ils la baptisèrent pompeusement du titre de Cèdre du Liban.

Le pin Laricio, malgré son nom de *pin de Corse*, supporte fort bien notre climat; il est moins sujet à être ravagé par les bris de neige, que ne le sont les peuplements de pin sylvestre et de pin noir. Il nous paraît toutefois qu'il ne convient pas pour le mélange individuel; il s'étale trop en branches, il étoufferait ses voisins, grâce à sa croissance rapide et formerait à la longue un peuplement pur, mais trop clair. Il vaudrait mieux les planter par bouquets.

Le pin rigide (Pinus rigida) recommandé pour le reboisement des terrains stériles et indiqué comme ne dépassant pas 20 mètres n'a été semé qu'une fois en 1898. La levée a été si dense et les brins si serrés qu'ils se sont effilés, et ne pouvant se soutenir, se sont versés comme un champ de blé. Nous avons fait repiquer autant de plants qu'il restait de place dans la pépinière. Ces plants ont fort bien réussi. Cette année, âgés de trois ans, ils atteignent de 15 à 20 centimètres. Ils ont servi à reboiser une vieille pépinière épuisée. Les plants non repiqués n'ont rien fait

du tout; plantés à demeure ils ont subi un déchet d'au moins 50 %. Le bois de cette essence, qui est fréquemment attaqué par l'agaric mielleux, est blanc et de petite qualité; il peut remplacer le peuplier pour les caisses d'emballage. En somme cette essence peut rendre quelques services pour reboiser les terrains épuisés ou arides.

Le *pin de Sabine* (*Pinus sabiniana*) n'a été essayé qu'une seule fois en même temps que le *pseudolarix*; nous avons partagé la graine également entre la pépinière et la couche. Dans la pépinière les plants pourrirent comme les *pseudolarix*, mais dans la couche, déjà au mois de février, la pousse terminale se courbait contre les vitres. Pour tâcher de conserver nos chétifs faux mélèzes, nous fîmes repiquer les plants en pépinières; les gelées qui survinrent en mars et avril en tuèrent un certain nombre, surtout parmi ceux qui n'avaient pas encore épanoui leurs aiguilles. Nous avons repiqué 55 plants, mais après le traitemant barbare que nous leur avons fait subir il en reste encore 14, variant de 25 centimètres à 1 mètre de hauteur, ce qui prouve que l'essence est rustique. Toutefois nous ne pensons pas que ce soit un arbre d'avenir pour la forêt, mais il trouverait sa place dans les parcs, surtout à cause de la grosseur et de la beauté de son cône.

Le *pin de Weymouth* (*Pinus strobus*) généralement connu par son élégance et son accroissement rapide, nous paraît être un arbre des pays froids. Il y a cinquante ans on le rencontrait en abondance dans les parcs et les campagnes de luxe à des altitudes de 300 à 600 mètres. Maintenant ils ont presque tous disparu, et ceux qui existent encore sont chétifs et décrépits, tandis qu'aux altitudes de 800 à 900 mètres ils se maintiennent vigoureux et se refont une flèche lorsqu'elle a été cassée. Dans le bord d'une forêt à 860 mètres, une lisière de *Weymouth* avait été plantée. Les enfants devaient passer le long en allant à l'école. On ne pouvait pas les empêcher de cueillir les flèches; tous les pieds ont subi deux ou trois fois cette mutilation, les *Weymouth* sont aussi grands et plus épais que les *épicéas* plantés en même temps. Lorsqu'ils ne sont pas endommagés ils dominent rapidement les essences indigènes et malgré leur couvert très léger ils étouffent assez promptement les sous-bois. Le bois du *Weymouth* est peu estimé, mais cela vient probablement de ce que l'on a coupé des arbres qui étaient trop jeunes. En Amérique on en fait grand

cas (voir le n° 8-9 de 1898 du Journal). — Quant à nous, nous n'avons eu qu'une fois l'occasion de faire une observation qui corroborerait l'opinion des Américains. En 1895 où d'abondantes neiges humides ont causé de grands dégâts dans les forêts, un Weymouth fourchu a eu une de ses cîmes emportée. Comme l'arbre, planté vers 1840 dans un reboisement d'épicéa, avait fait le vide sous son couvert, nous hésitâmes à l'enlever, et maintenant la blessure ne donne encore aucun signe de pourriture.

L'Arole (*Pinus cembra*) que nous avons essayé uniquement parce que nous avons dans le jardin de la maison forestière un pied de cette essence, semé en 1842 par M. *Pillichody* et qui, depuis une vingtaine d'années donne presque chaque année de la graine. Les jeunes plants réussissent fort bien. La place d'essai a été plantée en 1895 avec des plantons de cinq ans; ils atteignent de 30 à 80 centimètres de hauteur. Il nous semble que l'on pourrait utiliser cette essence dans les forêts de plaine, en en plantant une bande de 6 à 8 mètres dans les bordées des forêts, surtout dans celles qui sont exposées aux vents dangereux. On planterait les aroles au fur et à mesure que les coupes arriveraient aux bordées; ceux-ci, par leur accroissement lent et leurs puissantes racines, protégeraient le massif, et à l'exploitation on pourrait les garder pour une seconde révolution.

Le Wellingtonia ou *Sequoia gigantea* nous a assez bien réussi. La graine n'est jamais de première qualité; elle paraît extrêmement chère, mais elle est si légère qu'un kilo en contient 200,000 grains, ensorte qu'avec 250 grammes on obtient 400 à 500 plants qu'il faut repiquer le printemps suivant; à la plantation il y a un peu plus de déchet que pour l'épicéa, mais il n'est pas assez fort pour nous faire abandonner la partie. L'aubier très épais est jaunâtre, le bois parfait est rosé, se rapprochant du ton du pin sylvestre; il est tendre et de peu de valeur. Malgré cela on pourrait l'introduire sur une petite échelle dans les cultures, mais par bouquets et non par pieds isolés, qui, avec leur croissance extraordinaire étoufferaient tout autour d'eux.

Le Sequoia sempervirens (qui, depuis qu'on l'a sorti du genre *Taxodium*, serait beaucoup mieux dénommé, comme le proposait M. de Kirwan, *S. taxifolia*), est beaucoup plus beau et atteint presque la même taille que le *Wellingtonia*. Il ne nous a pas du tout réussi. Nous avons fait onze fois des semis, une seule fois

nous avons obtenu une levée à peu près passable, et tous les jeunes plants ont été tués par la gelée, l'hiver suivant. Il paraît que la végétation se maintient jusque très tard dans l'automne, et les jeunes sujets, encore pleins de sève, sont surpris et tués par les gelées automnales. — Il est regrettable qu'on soit obligé d'abandonner cette essence, qui, outre sa beauté et sa puissance de végétation, est un des rares conifères qui ont la faculté de rejeter de souche et même de drageonner. Sur un drageon vigoureux nous avons trouvé une loupe dont le dessin peut se comparer à celui des essences les plus réputées.

Le cyprès de Lawson (*Chamæcyparis Lawsoniana*) est une essence des plus recommandables. La graine, qu'il produit très jeune et en abondance, est ordinairement bonne. Les plants sont remarquablement rustiques; ils supportent les plus grands froids; l'accroissement, très faible pendant les deux premières années, devient rapide à partir de la troisième. Après avoir dominé l'épicéa pendant une dizaine d'années, il paraît perdre son avance pendant les dernières saisons. Il supporte l'ombre; son bois est de qualité supérieure, et lors même qu'il serait trop couvert dans le mélange, on aurait toujours la ressource de l'introduire par bouquets dans les peuplements.

Nous avons reçu du professeur *Honda* deux espèces de faux-cyprès, le *Chamæcyparis pisifera*, et *Chamæcyparis obtusa*. Les deux espèces semées l'une à côté de l'autre, ont marché de pair; il est à l'heure qu'il est très difficile de les distinguer. Nous les avons plantées à demeure, dans un ancien marécage assaini. La reprise a été parfaite; quant à l'avenir de ces essences nous sommes obligés de consulter les auteurs sur leur tempérament et leur valeur; M. *Pardé*: „Le *Chamæcyparis pisifera*, bien que „rustique chez nous, est de trop petite taille et de croissance trop „lente dans nos pays, ne peut être autre chose qu'un magnifique „arbre d'ornement. Quant au *Chamæcyparis obtusa*, il mérite „davantage l'attention du forestier; il peuple au Japon les forêts „des montagnes de l'île de Nippon. — C'est un grand arbre pou- „vant atteindre 30 mètres de hauteur sur 1 mètre de diamètre. „Il ne paraît pas exigeant au point de vue du sol. Il est rustique „sous nos climats, mais y croît très lentement. Il donne un bois „léger, très fort, très durable, très employé dans son pays d'origine

„pour les meubles et les constructions; on comprendra l'intérêt qu'il y aurait à l'introduire chez nous.“

M. de Kirwan confirme en grande partie les renseignements ci-dessus; il ajoute (après une de ces digressions gracieuses autant que savantes dont il est coutumier): „Les branches du Hinoky „étalées en éventails portent un feuillage d'un vert clair et luisant, „et son bois, blanc, fin et compacte, acquiert lorsqu'il est travaillé, „le brillant de la soie“. „Les ustensiles de bois dont on se sert „à la cour du Micado, ajoute un auteur japonais, sont tous faits „avec le Hinoki et restent dans leur couleur naturelle sans être „vernissés. Les éventails de ce prince et de ses femmes, se composent „de petites planchettes jointes par des fils de soie, qui brillent „des couleurs de l'arc-en-ciel. La valeur de cet arbre en fait un „article de grande importance pour le commerce de ce pays et sa „culture est très répandue dans toutes les parties de l'empire „japonais“. Enfin MM. Boppe et Jolyet: „On aurait tout profit à multiplier le Hinoki des Japonais, dont le bois satiné fait de si belle menuiserie“. En face de ces renseignements concordants, nous nous sentons autorisés à continuer les essais, et à introduire cette essence dans nos plantations.

Nous ne mentionnerons qu'en passant le *Taxodium distichum*, dont la pousse annuelle gèle presque tous les hivers, et le *Libocedrus decurrens* qui au bout de trois ans cesse complètement de croître, tout en conservant un aspect de santé.

Le *Genevrier de Virginie* (*Juniperus virginiana*), connu généralement sous le nom de *cèdre rouge*, a sa graine sous forme de baie et qui ne lève qu'au bout de deux ans, est en général fertile. L'accroissement est rapide au commencement, maintenant il semble perdre son avance. Les plants sont rustiques; ils supportent très bien le froid, malgré la teinte pourpre qu'ils prennent en hiver. Ils supportent très bien la transplantation. En général on dit que cet arbre ne dépassait pas 20 mètres, mais nous en avons connu un à Lausanne qui avait 26 mètres de hauteur et 68 centimètres de diamètre. Son bois doux, tendre et parfumé, passe pour incorruptible. On l'emploie pour la fabrication des crayons; il pourrait aussi trouver son emploi pour les sculptures de l'Oberland. Si les plants mélangés individuellement ne réussissaient pas dans les plantations, on pourrait toujours recourir au mélange par bouquets.

Nous voici au bout de cette longue nomenclature. Nous l'avons entreprise pour répondre au désir, manifesté plusieurs fois de voir publiés les résultats et les observations de chacun. Nous espérons que nos lecteurs ne trouveront pas ce travail trop aride et que quelques-uns y trouveront des renseignements utiles.



Communications.

La maladie de la défoliation du pin sylvestre et des moyens de la combattre.

Dans le numéro d'avril 1901 de ce journal, nous avons déjà attiré l'attention sur les recherches de M. le conseiller d'Etat D^r von Tubæuf sur cette maladie et mentionné le bel ouvrage dans lequel il a résumé ses longs travaux sur ce sujet.* Nous avons alors cru devoir être très bref pour ne pas risquer de diminuer l'écoulement de ce livre. Mais depuis, plusieurs journaux forestiers l'ont longuement analysé; l'auteur en a même publié un extrait en sorte que nous croyons être utile à nos lecteurs en y revenant aujourd'hui avec de plus amples détails; nous ne toucherons qu'à ce qui concerne le praticien.

La défoliation se traduit, comme on le sait, par le flétrissement et la chute des aiguilles des jeunes pins âgés de 1—5 ans. On l'a attribuée à diverses causes: au gel, au dessèchement produit par une forte évaporation en sol gelé et à un champignon parasite. L'expérience a montré que ce dernier cas est le plus fréquent. Le deuxième cas ne se produit qu'exceptionnellement.

Les premiers symptômes de la défoliation consistent dans l'apparition de taches brunes sur les feuilles des plantes cotylédonaire et sur les aiguilles des brins et plants plus âgés. Si, à ce moment, le temps favorise une forte évaporation par les feuilles, la maladie progresse rapidement et les aiguilles sèchent bientôt. C'est le cas surtout aux premiers beaux jours du printemps, par un vent sec ou encore dans les terrains dépourvus de tout couvert.

L'auteur écrit: „Les aiguilles non atteintes sont protégées par un fort épaissement des parois de leur cuticule qui est recouverte d'une couche cireuse, puis par des stomates verts placés dans des enfoncements et lesquels agissent comme régulateurs de la respiration et de la transpiration. Les parties atteintes par le champignon, par contre, perdent rapidement leur eau d'imbibition aussitôt qu'elles sont atteintes par les rayons solaires. La jeune plante malade protège sa tige, ses

* Studien über die Schütte-Krankheit der Kiefer.